



La ruse du jaguar (Yves-Marie Clément)

L1

Autrefois, près du village au bord du fleuve vivait un jaguar très rusé. Quand un problème survenait dans la grande forêt, on faisait toujours appel à lui. Il arrangeait les histoires de famille et, en contrepartie, se faisait payer un bon prix.

Tous les animaux des environs, le tapir, le tamanoir, le paresseux, le singe, le perroquet, et même le serpent avaient eu affaire à lui. Sa réputation avait même atteint les oreilles des hommes.

Un jour qu'il dormait tranquillement sous une belle branche de parasolier, Talokoe, le chef du village au bord du fleuve vint le trouver :

- Bonjour, jaguar !
- Bonjour, maître des hommes !
- Jaguar, mon ami, je viens te voir car depuis trois jours et trois nuits, mon fils Alima refuse obstinément de se nourrir.
- Grrrr ! grogna le jaguar. C'est pour un caprice d'enfant que tu troubles ma sieste ?
- C'est qu'il est déjà très affaibli, je crains le pire.
- Dis ce que tu attends de moi !
- Toi seul par ta ruse peux lui rendre l'appétit. Viens donc demain midi. Je te paierai un bon prix.

Toute la nuit, le jaguar réfléchit au moyen de forcer le petit d'homme à retrouver le goût de manger. À force de penser et de penser encore, il finit par avoir une idée. Aux aurores, il se tapit sur une branche au-dessus de la rivière et attendit. Il se dit : « C'est la première fois que je travaille pour un homme ! Mon salaire vaudra sûrement son pesant d'or... »

Un singe passa par là. Le jaguar lui sauta dessus et l'assomma d'un bon coup de patte.

À midi, il apporta son gibier au village. Il entra dans la case de Talokoe et s'adressa en ces mots à son fils :

- Alima, fils de l'homme, si tu manges ce singe, tu deviendras aussi agile que lui !

Alima dévora le singe.

Trois jours plus tard, comme convenu, le jaguar revint au village pour toucher son salaire. Il trouva le chef Talokoe assis devant sa case en train de se lamenter.

- Ta ruse n'a pas marché longtemps, jaguar. Depuis trois jours, Alima n'a rien voulu manger !

Gêné, le jaguar s'en retourna dans la forêt. Toute la nuit, il veilla, tapi sur une branche au-dessus de la rivière.

Un serpent anaconda passa par là. Le jaguar sauta dessus, et l'assomma d'un bon coup de patte.

À midi, il rapporta son gibier au village. Il entra dans la case de Talokoe et s'adressa en ces mots à son fils :

- Alima, fils de l'homme, si tu manges ce serpent, tu deviendras aussi puissant que lui !

Alima dévora le serpent.

Trois jours plus tard, comme convenu, le jaguar revint au village pour toucher son salaire. Il trouva de nouveau le chef Talokoe assis devant sa case en train de se lamenter.

- Une fois de plus, ta ruse n'a pas marché, jaguar. Voilà trois jours qu'Alima ne veut plus rien avaler !

Le jaguar, qui n'avait jamais manqué une affaire de sa vie, s'en retourna dans la forêt. Il se tapit sur une branche durant toute la nuit. Au matin, il vit passer Maïpouri, le tapir. Il lui sauta dessus et l'assomma d'un bon coup de patte.

À midi, il rapporta son gibier au village. Il entra dans la case de Talokoe et s'adressa en ces mots à son fils :

- Alima, fils de l'homme, si tu manges ce tapir, tu deviendras aussi gourmand que lui !

Trois jours plus tard, en revenant au village pour toucher son salaire, le jaguar y trouva Talokoe fort réjoui.

- Merci mille fois, jaguar. Grâce à ta ruse, Alima a retrouvé l'appétit. Entre donc dans ma case, je vais te payer.

Les yeux du jaguar s'illuminèrent. Il entra dans la case où il faisait sombre. Il attendit. Mais rien ne se passa.

Il sortit alors la tête hors de la case, et reçut un bon coup de bâton derrière les oreilles.

Le soir même, au repas, Talokoe se pencha sur son fils et lui dit :

- Alima, fils de l'homme, si tu manges ce jaguar, tu deviendras aussi rusé que lui !



Sacrée rencontre

(Anne Didier)

L2

C'était un mardi matin, le jour de la gym. Je traversais le parc Alphonse-Bourdon en traînant mes baskets, pas pressé du tout d'arriver à l'école. Il faut dire que le jour de la gym est celui que je déteste le plus au monde parce que je ne suis pas très bon en sport. Enfin ... même pas bon du tout, si je veux être honnête.

Je suis surtout champion pour tomber de la poutre, m'emmêler les jambes dans le fil du saut en hauteur ou me tordre le bras en faisant une roulade avant.

Bien sûr, avec ce genre d'exploit, je suis la risée* de toute ma classe... et en particulier de Robin Lepic, une vraie terreur. En plus, je suis timide et je ne sais pas me défendre. Ça n'arrange pas la situation.

Je traversais donc le parc à la vitesse d'un escargot déprimé quand, juste en face de moi, un petit bonhomme à bonnet vert a surgi d'un buisson. Il était poursuivi par un cygne qui battait des ailes furieusement et essayait de lui donner des coups de bec.

Mon sang n'a fait qu'un tour, je me suis interposé. Le volatile a foncé sur moi en crachant. Le regard planté dans celui du cygne, j'ai avancé vers lui et je lui ai barré la route en le menaçant avec mon cartable.

L'oiseau a hésité un instant puis il est reparti en sifflant méchamment.

Eh bien... on peut dire que tu es courageux ! a lancé une voix dans mon dos. Je me suis retourné et j'ai vu le petit bonhomme assis sur une pierre plate, au bord de l'allée. J'ai balbutié :

- Courageux, moi ? Euh... d'habitude pas tellement. Mais qui... êtes- vous ?

Le petit être a soulevé son bonnet et s'est présenté :

« - Barnabé Fifrelin, lutin du parc. »

Le petit bonhomme a fait une roue et deux galipettes pour se rapprocher de mes baskets. Je me suis agenouillé pour mieux le voir. Il n'était pas plus grand que ma main, et surtout pas plus épais que mon index.

- Alors, les lutins existent ? Ai-je demandé.

- Si les humains en parlent dans les livres, c'est bien qu'ils existent ! A-t-il répondu. Mais nous sommes peu nombreux et très discrets.

J'aime Lire

« Dans la peau d'un lutin »



Le roi des piranhas

(Yves-Marie Clément)

L3

Hector, un roi redoutable, semait la panique dans le grand fleuve Amazone. C'était le roi des piranhas. Chaque matin, au petit déjeuner, il dévorait à lui seul trois livres de poisson, un jeune caïman à lunettes et quelques centaines de menus insectes. Mais trop manger lui épaississait le sang.

Un jour de colère, il décida de chasser de son royaume tous les piranhas qui n'étaient pas aussi forts ni aussi féroces que lui. Ainsi ne garderait-il que ceux dignes de constituer une armée invincible pour semer la terreur et écumer le cours d'eau.

Il passa en revue tous ses sujets un par un. Son conseiller, le grand Norbert, renvoyait d'un bon coup de dents ceux qui ne correspondaient pas aux goûts de Sa Majesté. Un œil de travers, une dent cassée, l'écaille trop jaune, la queue fendue, et hop ! C'était la porte.

Lulu-n'a-qu'une-nageoire, le propre frère du roi, fut ainsi chassé.

- Le jour viendra où tu le regretteras, mon frère ! lança-t-il avant de disparaître derrière une algue géante.

Son choix arrêté, le roi Hector se retrouva à la tête d'une bande de cent piranhas tous plus voraces les uns que les autres. Les poissons du fleuve se mirent à claquer des dents, même les serpents-nageurs tremblaient de peur. Le jour, l'armée invincible ravageait sans relâche la région. Un buffle traversait le fleuve ? En cent coups de dents, gnap ! ils le dévoraient. Le soir, repus et fatigués, ils s'endormaient serrés les uns contre les autres.

La vie dans le pays devint très vite un cauchemar. Plus possible de s'abreuver sous peine de perdre le museau. Impossible de tremper la patte dans l'eau ! Bientôt, aucun animal n'osa plus approcher les rives du fleuve. Même les caïmans, pourtant coriaces, furent forcés de déménager.

Mais chaque nuit, une ombre rôdait dans les eaux noires du fleuve... Des dents acérées se refermaient sur un soldat du roi. Puis, le voleur s'en allait tranquillement dévorer sa victime à l'abri d'un rocher.

Un matin, le roi Hector fit appeler le grand Norbert, son conseiller.

- Grand Norbert, n'as-tu rien remarqué depuis trois lunes ?
- Oui, Votre Majesté. Que vous êtes joli, que vous me semblez beau !
- Non, grand Norbert ! Il ne s'agit pas de ça ! Quelque chose m'intrigue...
- Quoi donc, Votre Majesté ? Tout me semble si calme.
- C'est étrange, grand Norbert... Chaque matin, à mon lever, j'ai l'impression que mes soldats sont moins nombreux que la veille.
- Il suffit de les compter, Votre Majesté.

- Je te confie cette tâche ! ordonna le roi Hector qui, en calcul, n'avait jamais été très fort.

Aussitôt, le grand Norbert rassemble tous les sujets et les compta :

- Un piranha, deux piranhas, trois piranhas... quarante-neuf piranhas, cinquante piranhas...

Il eut beau s'y reprendre à deux fois, il manquait bel et bien cinquante soldats au royaume d'Hector. Il se tourna vers le roi et lui dit :

- Ils n'ont pas pu s'envoler, Votre Majesté !

- Non, on les aurait vu décoller, grand Norbert. Mais alors, que sont-ils devenus ?

- Peut-être qu'on les a mangés ! Il y a un traître parmi nous !

- Et que me conseilles-tu grand Norbert, mon conseiller ? demanda le roi en montrant les dents ?

- De ne rien dire à personne. Votre Majesté. Continuons de les compter chaque matin, et nous finirons bien par démasquer l'imposteur.

Mais chaque nuit, un nouveau piranha disparaissait. Si bien qu'un beau matin en se réveillant, ils n'étaient plus que trois : le roi Hector, le grand Norbert, et un troisième larron du nom de Marcellin.

L'heure des comptes avait sonné. Chacun à son tour, ils s'accusèrent :

- C'est donc toi, dit le grand Norbert, qui te relèves la nuit pour manger tes frères !

- Pourquoi moi ? lui répondit Marcellin. Je dors à ouïes fermées. Ne serait-ce pas plutôt toi ?

- Oui, renchérit le roi. Toi, le grand Norbert, qui m'a conseillé de ne rien faire !

Déjà les mâchoires grinçaient, et ils se disputèrent tant et si bien qu'ils finirent par s'entredévorer.

Impassible, la mine réjouie, Lulu-n'a-qu'une-nageoire assistait à la scène, caché derrière son rocher.



A vorace – vorace et demi

(Yves-Marie Clément)

L4

Un Maskilili, méchant esprit de la forêt, avait pris ses vacances près du village de Bobé. Il s'était confortablement installé dans le tronc d'un fromager millénaire, avec la ferme intention de se reposer. Quiconque viendrait le déranger recevrait aussitôt une branche sur la tête.

Un raton-crabier, connu pour sa bêtise et sa méchanceté, vint à passer par là. En voyant l'arbre majestueux, il s'écria :

- Oh, le beau fromager !

Et pan ! Une branche lui heurta la tête. Il tomba par terre, évanoui. En se réveillant, il sentit sur son front une bosse plus grosse qu'un œuf de hocco.

Intrigué, il se plaça de nouveau sous l'arbre et dit :

- Oh, le beau fromager !

Et pan ! Une branche lui cogna encore la tête.

En se réveillant, au lieu de se lamenter, il alla vers la case de compère singe et frappa à la porte.

Toc ! Toc ! Toc !

- Qui est là ? demanda le singe.

- C'est moi, le raton-crabier...

- Que me veux-tu ?

- Crois-moi si tu veux, mais je viens de découvrir dans la forêt l'endroit où se trouvent les plus belles noix de coco du monde. Et je vais de ce pas en avvertir tout le village.

- N'en fais rien, dit le singe gourmand. Je les décrocherai et nous les mangerons tous les deux !

Le singe ouvrit sa porte et suivit le raton-crabier sans se méfier.

- Tu verras, lui dit le raton-crabier tout en marchant, quand je te préviendrai, tu n'auras qu'à crier : « Oh, le beau fromager ! » Et toutes les noix de coco tomberont à tes pieds.

Quand ils furent arrivés au pied de l'arbre, il fit signe à son compère singe de prononcer la phrase magique. Ce dernier, sans se prier, hurla :

- Oh, le beau fromager !

Pan ! Il reçut une branche sur le crâne et s'effondra. Le raton-crabier lui coupa la tête et le mangea.

Le lendemain, il alla frapper à la porte du tamanoir.

Toc ! Toc ! Toc !

- Qui est là ? demanda le tamanoir.

- C'est moi, le raton-crabier...

- Que me veux-tu ?

- Crois-moi si tu veux, mais en me promenant dans la forêt, j'ai vu une fourmilière où vivent les plus grosses fourmis du monde. Je vais de ce pas en avertir tes frères et tes cousins !

- N'en fais rien, dit le tamanoir. Je les attraperai avec ma grande langue, et nous nous régalerons ensemble.

Le tamanoir alléché ouvrit sa porte et suivit le raton-crabier sans se méfier.

- Tu verras, lui dit le raton-crabier, quand je te préviendrai, tu n'auras qu'à crier : « Oh, le beau fromager ! » Et des millions de fourmis accourront à tes pieds.

Comme compère le singe, le tamanoir finit entre les crocs pointus du raton-crabier.

Cela dura plusieurs semaines. Chaque matin, il emmenait un nouvel animal sous le fromager : l'agouti, le serpent, le tapir, le caïman, le héron, la tortue-terre, tout le monde y passait. Un beau jour, il décida de s'attaquer à plus féroce que lui. Il alla donc frapper à la porte de compère jaguar.

Toc ! Toc ! Toc !

- Qui est là ? demanda le jaguar.

- C'est moi, le raton-crabier...

- Grrrr... Que me veux-tu ?

- Crois-moi si tu veux, compère jaguar, mais je viens de repérer dans la forêt un troupeau de vingt cochons-bois. Je cours de ce pas prévenir l'ocelot et le puma !

- Grrrr... Surtout n'en fais rien ! dit le jaguar. Je les attraperai, je les tuerai, et nous les savourerons ensemble.

- Tu verras, lui dit le raton-crabier, quand je te préviendrai, tu n'auras qu'à crier : « Oh, le beau fromager ! » Et les vingt cochons-bois sortiront de leur cachette.

Arrivés au pied de l'arbre, le raton-crabier fit signe à compère jaguar de prononcer la phrase magique. Compère jaguar, rusé, s'arrêta, fronça les sourcils, se gratta le front et dit :

- Hélas, je ne me souviens plus des mots qu'il faut crier !

Le raton-crabier se pencha et lui souffla dans le creux de l'oreille :

- Oh, le beau fromager !

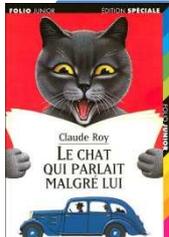
- Plus fort, fit le jaguar, je n'entends pas !

- Oh, le beau fromager !

- Que dis-tu raton-crabier ?

- Oh, le beau fromager ! cria le raton-crabier énervé.

Pan ! il reçut une branche sur la tête. Compère jaguar lui sauta dessus et le dévora.



Le chat qui parlait malgré lui

LS

Un jour, Gaspard Mac Kitycat, le Cher Ami Chat de Thomas, se mit à parler. Cela arriva très simplement.

(...)

Il était déjà tard dans l'après-midi quand Gaspard se réveilla. Il alla écouter en haut de l'escalier les bruits de la maison. Thomas devait être dans sa chambre, en train de faire ses devoirs (ou de lire Lucky Luke). La route semblait libre. Avec précaution, Gaspard se faufila jusqu'à la porte de Thomas et gratta doucement. Son ami vint lui ouvrir, le prit dans ses bras et lui frotta doucement le crâne: c'était une caresse que d'ordinaire Gaspard appréciait beaucoup. Mais Gaspard secoua impatiemment la tête. Il avait d'autres chats à fouetter que de se faire caresser par Thomas.

« Tu ne veux pas ronronner? dit Thomas étonné. Est-ce que tu serais de mauvais poil?

- j'ai à te parler sérieusement », dit Gaspard.

Thomas regarda autour de lui mais ne vit rien qui puisse lui expliquer ce qu'il était sûr pourtant d'avoir entendu. Quelqu'un avait dit: « j'ai à te parler sérieusement. » Quelqu'un avait parlé. Mais Thomas ne voyait personne.

« Il y a quelqu'un? demanda-t-il.

- Moi, dit Gaspard d'un ton furieux.

- Qui a parlé? dit Thomas.

-Je te dis que c'est moi ! »

Thomas posa Gaspard sur la table et le regarda les yeux dans les yeux. « le n'aime pas qu'on se moque de moi! » dit-il d'un ton furieux.

Il se dit qu'il avait peut-être laissé son transistor ouvert et vérifia le bouton du poste. Mais celui-ci était fermé.

Claude Roy, Le chat qui parlait malgré lui,
© Éditions Gallimard



La queue du loup

Avant Noël, au début d'une belle nuit étoilée et glaciale, Renart emmène Ysengrin à la pêche aux anguilles.

Le loup a chassé tout le jour sans rien prendre. Il meurt de faim.

A travers les bois enneigés, les deux compères se dirigent vers un étang. La glace est si épaisse qu'on pourrait, sans crainte, y former des rondes joyeuses.

Assez près du bord, les paysans ont creusé un trou qu'ils entretiennent chaque jour avec soin, tant le froid est dur. Ils ont laissé un seau à côté du trou. Il leur sert à puiser de l'eau et à faire boire leurs bêtes.

Renart s'avance :

« Approchez, bel oncle. Voilà l'engin que j'utilise pour pêcher des douzaines de barbeaux, tanches et anguilles, dit le goupil.

- Quelle idée ingénieuse, cher neveu ! s'exclame Ysengrin.
- Il suffit de tenir le seau plongé dans l'eau et de le retirer lorsqu'on sent, au poids, qu'il est garni de poissons, explique Renart.
- Prenez l'engin et attachez-le à ma queue, demande le loup. Et surtout, serrez bien le nœud.
- C'est merveille comme vous comprenez vite ! Je vais faire comme vous le souhaitez. »

Renart attache solidement le seau. Ysengrin s'assoit sur la glace, plonge le seau dans l'eau et attend avec patience. Goupil se place un peu à l'écart, sous un buisson. Il fait semblant de dormir tout en guettant son compère du coin d'un œil rieur.

L'autre sent peu à peu le seau devenir lourd. Il se félicite et pense au festin d'anguilles qui va calmer sa faim, celle de dame Hersent et de leurs louveteaux.

En réalité, c'est la glace qui emprisonne peu à peu sa queue. Ysengrin se décide enfin à tirer, mais ses efforts restent inutiles. Il se démène à s'en déchirer la peau, rien à faire.

Il appelle Renart :

« A mon secours, cher neveu. J'ai pris tant de poissons que je ne puis les soulever !

- Comment bel oncle, vous êtes encore là ? Allons, hâtez-vous ! Prenez ces poissons et partons ! S'énerve le goupil.

- Aidez-moi ! Gémit le loup, ils sont si lourds !
- Ah ! Reprend Renard en riant, à qui la faute ? Tout vouloir fait tout perdre. Vous vous êtes montré trop gourmand, voilà tout !

La nuit passe, le jour se lève, le soleil paraît. Au loin, dans la forêt sonne un cor de chasse. C'est le châtelain qui prépare ses valets et ses chiens !

Renart détale et prend le chemin de sa tanière. Le traître abandonne le pêcheur d'anguilles.

Ysengrin tire de droite et de gauche. Il souffre cruellement sans pouvoir se dégager. Hélas ! C'est trop tard. Un garçon l'aperçoit, bloqué par la glace.
« Au loup ! Au loup ! » Crie-t-il.

Le châtelain arrive, descend de cheval et approche, l'épée au poing, pour fendre Ysengrin en deux. Mais il manque son coup et tombe sur la tête. Relevé à grand-peine, il frappe une deuxième fois. La lame dévie et s'abat sur la queue qu'elle emporte tout entière.

Le loup surmonte une douleur terrible pour s'élaner au milieu des gens et des chiens. Il entre au bois, plaignant sa longue et riche queue laissée en gage et jurant de tirer vengeance du renart, qu'il soupçonne de l'avoir dupé.

(D'après le Roman de Renart)

